

Défrichements de Geoffroi de Monmouth IV

Nenad Ivić
Faculté des Lettres, Zagreb

Après avoir décrit dans le fascicule précédent les stratégies de légitimation de Geoffroi de Monmouth – la recherche «étymologique» et le rôle d'auteur attribué à Merlin –, l'auteur analyse, dans la dernière partie de son essai, le raisonnement de Geoffroi (la valeur «argumentale» des batailles et des discours composés avec soin), sa production de vraisemblance et les fondements grammaticaux sur lesquels était assise, pour ses contemporains, la véridicité de l'*Historia regum Britanniae*.

L'Argumentum

Aboutir à l'humanité fut la tâche de ce faiseur de l'histoire. Il ne pouvait pas voir le passé mais il voulait le connaître, établir son histoire, revivre, par les mots, sa forme humaine et créer son image anthropomorphe qui, par sa vraisemblance et sa véracité, s'imposerait comme connaissance. Il savait, semble-t-il, que le succès de son histoire dépendait de son talent d'écrivain et de narrateur, que le sort de cette *historia* se jouait beaucoup plus dans la *narratio* que dans les *res gestae*; il était conscient des valeurs du fait humain bien narré, des charmes qu'une narration bien menée exerçait sur les lecteurs ou sur les auditeurs; il connaissait bien les pouvoirs persuasifs de la littérature, de l'épopée romaine et de la chanson de geste. Aussi savait-il que les étymologies étalées, d'où étaient sortis les hommes et les prophéties qui les dotèrent du destin, ne suffisaient pas et que uniquement les arts de narrer et de construire une narration pouvaient procurer à son public le sentiment béni de vérité et imprimer dans leurs consciences l'assurance de l'histoire et la connaissance du passé. Il tenait du prophète cette confiance dans le pouvoir des mots bien arrangés qui régissaient les destins du passé et de l'avenir; il empruntait à l'exégète sa méthode de dévoilement des sens cachés des mots; il croyait fermement qu'un éloge complété rehaussait le sujet traité, quel qu'il pût être. Plusieurs fois déjà il avait misé sur la force des mots; il s'agissait d'abord de leur force interne; cette fois-ci il misa sur leur force externe, sur l'effet que leur disposition et leur arrangement produisaient dans les hommes. La geste des rois de l'île était, dit-il dans son prologue, digne d'un éloge éternel, *aeternitate laudis digna*: il

voulait obtenir de sa narration à la fois une histoire et un éloge de cette histoire. Ce que Geoffroi avait lu ou entendu, le livre britton, les *nugae* délirantes, les précieuses informations de Walterus et les prédictions de Merlin, tout ce qui faisait partie de l'innommable mélange de la vie et du grimoire, était à traduire, à arranger en narration historique et vraisemblable. L'enquête des mots sur lesquels il dressait ses héros et les prophéties de Merlin qui établissaient la durée interne ne suffisaient pas; il était nécessaire que la narration seule, par l'arrangement judicieux de ses parties, apportât des preuves de véracité. Il lui semblait convenable et juste d'accoupler sa *narratio rei gestae* avec le procédé rhétorique de la *laus* pour que son histoire fût non seulement vraie mais pour qu'elle pût éblouir de sa vérité. Le faiseur de l'histoire n'écrivait pas pour lui-même; il devait raconter bien son histoire, si bien qu'elle puisse toucher également l'esprit de l'homme cultivé et l'orgueil du chevalier. Peut-être sous l'influence de Walterus, il recourut aux charmes de la rhétorique.

Cet accouplement de l'histoire et de l'éloge n'avait rien d'étonnant pour un lettré médiéval; c'était une clause de style souvent utilisée par les historiens.¹ Dans le prologue de l'*Historia regum Britanniae*, ce bout de phrase habituel et innocent dévoile une autre ruse stratégique de Geoffroi, destinée à contourner, dans les yeux du public, la difficulté qui lui pesait le plus, celle de l'impossibilité de voir ou d'en appeler aux témoignages rassurants des *auctoritates* en matière historique. Ce faiseur de l'histoire ne disposait que des certitudes et des témoins qu'il avait lui-même fabriqués: la geste, le grimoire et le prophète, il les avait trouvés à partir de l'innommable mélange de la vie. Le recours à la poétique divine de l'histoire et au concept du livre ne justifiaient que son raisonnement; tout cela lui aidait très peu dans son travail de l'écriture. Pour écrire, il lui fallait invoquer d'autres dieux, scruter les secrets d'autres sciences et embrasser les sentiments de son public. L'exercice de l'histoire, selon Saint Isidore, était lié à la grammaire parce que les faits dignes de mémoire étaient confiés à la lettre. Le problème de Geoffroi était non seulement comment confier à la lettre ses trouvailles étymologiques et exégétiques, mais aussi comment les entrelacer afin qu'elles puissent démontrer la vérité, persuader les lettrés et éblouir les guerriers. De nouveau le faiseur de l'histoire glissa-t-il vers les secrets du langage. Il utilisa la science la plus proche de la grammaire, qui servait à exprimer le vrai et définissait le commerce civilisé des hommes. Partir des mots et aboutir à l'humanité, décrire, à partir d'une liste contenue dans un grimoire, des actions passées et imprimer dans les consciences du public l'assurance de cette histoire, demandaient une stratégie rhétorique. Il choisit la *laus*, le *genus demonstrativus* qui présupposait la valeur du sujet traité; ce procédé, conçu comme cadre et comme orientation générale, lui permettait de démontrer, tout en faisant l'éloge des rois de l'île, le fond de vérité de son histoire.² Ainsi formula-t-il dans le prologue de l'*Historia* son projet, où il combina, sous l'apparence d'une convention

¹ Cf. *Itinerarium peregrinorum et gesta regis Ricardi*, éd. Stubbs, Rolls Series 38, 1864, p.3: «Solet nonnumquam accidere, ut res quantumlibet notas eximie gestas, tractu temporis vel fama languidior minuatur, vel oblivio posteritatis extinguat. Sic regum quamplurimum emarcuit gloria, et ipsis consepultum evanuit, quod ab eis magnifice factum et suis celebratum temporibus novitas exceperit in favorem, fama in praenonium, populus in exemplum», cité par Lacroix, op. cit., p. 161–162. Pour l'appréciation générale du rôle de louange dans l'écriture historique du Moyen Âge (histoire comme louange de vérité ou de souverain) voir Lacroix, op. cit., p. 133–139 et 161–167.

² Le raisonnement de Geoffroi semble être nourri de la pensée d'Isidore. Cf. *Et.*, 1, 16, P.L. 82, col. 122: «Haec disciplina [historia] ad grammaticam pertinet quia quidquid dignum memoria est, litteris

d'écriture historique, la démonstration de vérité, qui lui servait à persuader les hommes cultivés, avec l'éloge, qui éblouissait les coeurs des guerriers friands de gloire passée. Dès le début, il dévoila à son public ce qu'il avait à attendre de l'*Historia regum Britanniae*; une agréable narration élogieuse qui démontrait une vérité historique, recouverte de la fable.

Geoffroi avait extrait de l'innommable mélange de la vie tout ce qu'il y avait d'historique et de raisonnable. Il disposait de la suite linéaire des générations royales, du reflet de plan divin; les secrets des mots lui avaient dévoilé des noms; il disposait de cadre narratif de la *laus*. Merlin le prophète, son double biblique, lui a beaucoup aidé: il a enrichi de sens multiples sa construction. Tout ce qu'il a fait jusqu'à ce moment ne lui a permis que de retrouver les *res verae, quae factae sunt*; tout cela, sauf le procédé de la *laus*, n'atteignait pas la *narratio*. Il s'agissait d'une construction, d'un dossier élaboré qui cherchait un écrivain habile. Faire de l'histoire, surtout quand le status des *res gestae* est incertain, n'est pas seulement une affaire de sources; c'est aussi une affaire d'écriture, d'agencement de mots. Pour compléter son ouvrage, Geoffroi dut passer de la construction, qui resta cachée à la plupart de ses contemporains, à l'écriture et à la narration sur lesquelles on allait juger de son succès et aussi de la vérité de son histoire. Sa narration devait être nettement différente des *nugae* délirantes; tout en parlant de mêmes choses que les *narrantes* et les *fableors*, elle devait les présenter non pas comme une fable où parmi les mensonges brillaient les étincelles de vérité mais comme une histoire, vraie de bout en bout. Son grimoire, cette construction laborieuse et confortée de preuves, fournissait les noms des rois, leurs victoires et leurs défaites; parfois elle y ajoutait de brèves indications sur leurs tempéraments, leurs vertus, leurs vices et, à travers Merlin, leurs destins. Ces détails et leurs agencement judicieux mimaient le rapport de cause et d'effet, qui faisait historique une narration. Geoffroi manquait de ces détails; il s'avisa de remplir les vides en racontant les événements qu'il supposait avoir dû se passer. Il ne quitta pas son palais imaginaire bâti de mots: il usa d'un procédé, rhétorique qui transformait, tout en confirmant leur vérité, les indications brèves en narration détaillée de batailles vraisemblables.

«Un mois passa. Flollon, appréhendant les ravages de la faim, envoya dire à Arthur qu'un duel entre eux pouvait régler le sort de leurs royaumes: celui qui obtiendrait la victoire, aurait aussi le royaume de l'autre. [...] La trêve faite, les deux rois se rendirent sur une île hors des murs de la ville; le peuple y vint attendre l'issue de la lutte. Ils étaient bien armés et avaient de rapides coursiers; il fut donc difficile de prévoir à qui serait la victoire. Les deux rois restèrent un instant sans bouger, leurs lances en air; puis, brusquement, ils éperonnèrent leurs coursiers et commencèrent à se donner des coups prodigieux. Arthur visa mieux, fêta Flollon dans la poitrine et, en évitant ses armes, le coucha par terre avec toute sa force. Il tira son épée et voulut le tuer mais Flollon sauta sur ses pieds, prit sa lance et infligea au cheval d'Arthur un coup mortel. Le cavalier et son cheval tombèrent. Les Brittons, voyant leur roi par terre, eurent peur pour sa vie et se retinrent avec grands efforts de ne pas rompre la trêve et assaillir les Gaulois. La trêve touchait à sa fin quand Arthur reprit connaissance; aussitôt il se couvrit de son écu et frappa Flollon d'un coup rapide. Les deux rois continuèrent à se battre debout, l'un en face de l'autre; chacun voulait tuer son adversaire. Flollon profita d'une occasion et frappa Arthur avec une telle vigueur qu'uniquement le heaume en acier sauva le roi des Brittons d'une mort certaine. Le sang d'Arthur coulait et, voyant rougir sa cuirasse et son écu, il fut saisi d'une

mandatur»; et *Et.*, 2, 1 et 4, P.L. 82, col. 123 et 125: «Conjuncta est autem grammaticae arti rhetorica. In grammatica enim scientiam recte loquendi discimus. In rhetorica vero percipimus qualiter, ea quae didicimus, proferamus» et «demonstrativum (genus) dictum, quod unamquamque rem laudando aut vituperando demonstrat».

grande rage. Avec toute sa force il haussa Caliburn et frappa Flollon d'un coup si prodigieux qu'il fendit le heaume et le crâne en deux. Ce coup tua Flollon: il battit la terre avec ses talons et rendit son âme au vent.»³

Les descriptions de batailles foisonnaient sous la plume de Geoffroi; dans l'*Historia regum Britanniae*, tout le monde se battait avec tout le monde: des héros avec d'autres héros et parfois avec des géants; des peuples avec des peuples; les guerriers aimaient entendre de tels récits et Geoffroi ne leur refusa pas ce plaisir. Il le prodiguait, toutefois, avec astuce: ces descriptions détaillées ne servaient pas uniquement à éblouir les guerriers et à remplir les vides; elles servaient à confirmer et à démontrer la vérité. De ce duel entre Arthur et Flollon, roi des Gaulois, Geoffroi ne savait avec certitude qu'une seule chose: la force prodigieuse d'Arthur. Cette indication se trouvait sûrement dans son grimoire: l'*Historia Britonum*, Guillaume de Malmesbury et les poèmes gallois la mentionnaient.⁴ C'est à partir de ce fait et de quelques indications sur ses guerres qu'il lui fallut faire l'éloge et écrire l'histoire de son règne. Geoffroi n'avait pas trouvé son nom dans les mots; il était suffisamment connu; son avènement à la couronne avait reçu, à l'aide de Merlin, ses preuves bibliques. C'était le plus grand roi des Brittons et Geoffroi l'envoya guerroyer partout, en Irlande, en Norvège et en Gaule où il vainquit, dans une suite de batailles diverses, tous les adversaires. En envoyant guerroyer Arthur en étranger, Geoffroi quitta le domaine des certitudes et s'aventura dans le domaine des probabilités: il est possible et tout à fait dans la nature des choses que les plus grand roi de l'île conquière de vastes pays et vainque de redoutables adversaires. La bataille avec Flollon appartient, elle aussi, au domaine du possible: bien qu'elle soit présentée comme une bataille véritable, qui a eu lieu, elle n'est qu'un exemple de la force d'Arthur. C'est une bataille rhétorique, qui décrit non pas ce qui s'est passé mais ce qui aurait pu ou aurait dû se passer dans une telle circonstance. Cette victoire décisive était un duel; les hommes cultivés préféraient, surtout quand ils écrivaient des histoires élogieuses, laisser les rois ou les héros courageux faire la besogne de leur peuple⁵; en construisant cet

³ *Historia regum Britanniae*, éd. Paral, 155, 18–50, p. 240–241: «Emenso deinde mense, cum Flollo gentem suam fame perire doluisset, mandavit Arturo ut ipsi soli duellum inissent et, cui victoriam proveniret, alterius regnum obtineret. [...] Dato igitur in amba parte foedere, conveniunt uterque in insulam, quae erat extra civitatem, populo expectante quod de eis futurum erat. Ambo erant decenter armati, super equos etiam mirae velocitatis residentes, nec erat promptum dinoscere cui triumphus proveniret. Ut itaque erectis lanceis in adversis partibus steterunt, confestim subdentes equis calcaria sese maximis ictibus percusserunt. At Arturus, gestans cautius lanceam, Flollonem in summitate pectoris infixit, ejusque telo vitato, quantum vigor sinebat, illum in terram prostravit. Evaginato quoque ense, festinabat eum ferire, cum Flollo velocius erectus praetensa lancea occurrit, illatoque infra pectus equi Arturi letifero vulnere, utrumque concidere coegit. Britones, ut regem prostratum viderunt, timentes eum peremptum esse, vix potuerunt retineri quin, foedere rupto, in Gallos unanimiter irruerent. At, dum metam pacis jam egredi meditarentur, erectus est oculus Arturus, praetensoque clypeo imminentem sibi Flollonem cito cursu petivit. Instantes ergo cominus, mutuos ictus ingeminant, alter neci alterius insistens. Denique Flollo, invento aditu, percussit Arturum in frontem et nisi collisione cassidis mucronem habetasset, mortiferum vulnus forsitan intulisset. Manante igitur sanguine, cum Arturus lorica et clypeum rubere vidisset, ardentiori ira succensus est atque, erecto totis viribus Caliburno, impressit eum per galeam in caput Flollonis, quod in duas partes dissecuit. Quo vulnere cecidit Flollo, tellurem calcaneis pulsans, et spiritum in auras emisit.» L'éd. Hammer concorde; je traduis.

⁴ Pour Guillaume de Malmesbury, voir «Le bon grain et l'ivraie» note 13, pour l'*Historia Britonum*, *ibid.*, note 10, pour les poèmes gallois, Jarman, art. cité, p. 3.

⁵ Pour la présentation de la guerre sous forme de duel dans l'historiographie médiévale, voir Georges Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris: Gallimard, 1973, p. 145–159.

épisode, Geoffroi usa de cette convention qui était dans la nature de l'écriture historique. Ainsi mêla-t-il dans sa narration les données qu'il tenait pour sûres (la force et la gloire guerrière d'Arthur) aux développements narratifs possibles (le duel et la victoire en Gaule); puisque ces développements étaient aussi vraisemblables, comme le duel conventionnel et médiéval entre Arthur et Flollon, ils confirmaient et démontraient, par leur présence et leur agencement, la vérité historique des données premières. Presque toutes les batailles de l'*Historia regum Britanniae* étaient construites de cette façon, bien qu'il ne s'agit pas toujours d'Arthur et de sa force. Le faiseur de l'histoire partait toujours d'une indication arrachée dans la plupart de cas aux mots et démontrait ensuite sa vérité par une narration conventionnelle.

En remplissant sa narration historique d'historiettes ainsi construites, Geoffroi suivit les règles de l'*argumentum*, seul intermédiaire entre la *fabula* qu'il appréhendait et l'*historia* qui le menaçait:

«Entre l'histoire, l'argument et la fable la différence est la suivante: les histoire sont les choses vraies, qui ont eu lieu; les arguments sont les choses qui, bien qu'elles n'aient pas eu lieu, peuvent encore se passer; les fables sont les choses qui ne se sont pas passées et ne peuvent pas se passer, parce qu'elles ne sont pas naturelles.»⁶

Situé entre l'histoire et la fable, le vrai et le faux, l'*argumentum* appartient au domaine du vraisemblable; en usant de lui et de son pendant rhétorique l'*argumentatio*, l'orateur s'efforce de décider de l'état de sa cause, d'amener le fait en question au domaine du vrai ou au domaine du faux.⁷ Les batailles de l'*Historia regum Britanniae* étaient des *argumenta* historiques: bien que Geoffroi n'eût pas de preuves de leur existence, elles avaient pu se passer ainsi qu'il les avait décrites. Truffés de conventions, ces développements narratifs vraisemblables témoignaient en faveur de la vérité historique. Le faiseur de l'histoire procédait comme un orateur qui, en fabriquant les témoignages probables, fait avancer la cause de son client: en remplissant sa narration d'historiettes vraisemblables de son cru, il fortifiait la vérité de son élogieuse histoire.

L'*argumentum* n'avait pas de vérité intrinsèque comme les *res gestae*; vraisemblable, il se définissait par rapport au vrai tout en le démontrant. Les batailles rhétoriques de l'*Historia* étaient vraisemblables: les épées, les lances et les coursiers,

⁶ Pour le texte latin, voir chapitre «L'histoire», note 4. Cf. aussi la définition de l'*argumentum* que donne Martianus Capella (Halm, 465, in Bruyne, op. cit. I, p. 98): «Argumentum est ratio quae rei dubiae fidem facit». Un argument sert soit à confirmer, soit à réfuter un fait; dans ce cas: «Catasceve est confirmatio propositae rei, anasceve autem contraria superiori est; revincit enim non fuisse, aut non esse, quod natum, aut factum, aut dictum esse proponitur, ut si quis Chimeram neget fuisse, aut fuisse confirmet.». Les *argumenta* de Geoffroi seraient, dans la terminologie d'Isidore, de beaux exemples de *catasceve*, confirmant l'existence des héros.

⁷ Cf. Jacques Fontaine, op. cit., p. 175; aussi de Bruyne, op. cit. I, p. 50 (définition de l'argumentation chez Cassiodore): «L'argumentation, qui comprend la preuve et la réfutation et, d'un autre point de vue, l'appel soit à des raisonnements par l'art (*argumenta artificialia*) soit à des réalités impressionnantes, témoins, rumeurs publiques etc. (*argumenta inartificialia*) se subdivise de point de vue dialectique en induction, c'est-à-dire en appel aux faits et en entymèmes, c'est-à-dire en raisonnements». Roland Barthes, *Le discours de l'histoire*, in *Social science information*, VI, 4, 1967, p. 72, s'est aperçu de la nature enthymématique du discours historique classique: «L'enthymème dispose dans le discours historique un intelligible non symbolique et c'est en cela qu'il est intéressant [...]». Mais, tandis que les historiens comme Bossuet et Michelet exhibaient leurs raisonnements enthymématiques, Geoffroi de Monmouth ne faisait que les indiquer.

les géants et les monstres, tout cela appartenait au fondamental quotidien de l'homme du Moyen Age: les livres des anciens et la vie le confirmaient. Ces batailles étaient aussi des développements de données vraies: même si les hommes cultivés ignoraient l'effort étymologique de Geoffroi, ils connaissent bien les noms d'Arthur, de Merlin et de Brutus. Bordés de faits vrais que Geoffroi avait ramassés partout, dans son entourage et dans le grimoire, fondés sur la sagesse des **auctoritates**, les batailles, ces **argumenta**, devenaient, elles-aussi, vraies. Une fois ces descriptions faites et savamment entrelacées, personne ne pouvait y délimiter le vrai du faux; la vérité s'y confondait avec la vraisemblance. Le public, et même les adversaires de Geoffroi, vivaient dans le même palais imaginaire que lui: ils croyaient à la vérité de ce qu'il leur avait raconté d'une manière si vraisemblable. A le juger sur ces efforts immenses, Geoffroi le croyait aussi.

Cette vraisemblance du XII^e siècle distinguait le plus, dans les yeux de son public, l'**Historia regum Britanniae** des **nugae** délirantes. Cette histoire était pour les lettrés du Moyen Age, tout d'abord pour Wace puis pour tous les autres qui avaient entrepris d'écrire, en prose ou en vers, l'aventure arthurienne, une mise au point factuelle qui précédait les ébats des **romanceors**. Geoffroi était, semble-t-il, conscient de son rôle futur; dans le dernier paragraphe de sa narration il défendit aux historiens de continuer l'histoire brittonne. L'authenticité de cet **explicit** est quelque peu douteuse; on ne saura peut-être jamais s'il vient de Geoffroi ou de quelque scribe qui interpréta soit la pensée du maître soit les convictions de ceux qui l'ont lu.

«La tâche de décrire les rois qui se sont succédés à partir de ce moment au pays de Galles, je laisse à mon contemporain Caradoc de Llancarvan; celle de décrire les rois saxons à Guillaume de Malmesbury et à Henri de Huntingdon. A ces deux derniers j'ordonne aussi de ne rien dire sur les rois des Brittons parce qu'ils ne possèdent pas ce livre en britton que Walterus, archidiacre d'Oxford, apporta de Bretagne, qui raconte la véridique histoire de ces princes et que j'ai, en leur honneur, entrepris de traduire.»⁸

Si ces phrases viennent de Geoffroi, elles expriment une crainte. Le grimoire de Walterus était, rappelons-le, **ex ordine et perpulchris orationibus propositum**. L'ordre appartenait à la poétique divine de l'histoire, les belles descriptions aux procédés de la rhétorique: tout cela ensemble donnait au grimoire l'allure de vérité et de vraisemblance. Tout cela était produit par Geoffroi. En cachant son effort intellectuel sous l'apparence du grimoire et en défendant les continuations et les changements, Geoffroi exprimait sa crainte que l'histoire des Brittons, une fois tombée dans les mains des historiens qui n'étaient pas aussi éclairés que lui, pourrait devenir une **nuga** délirante: d'autres mains pourraient détruire l'équilibre subtil des vérités et des **argumenta** qui faisait une histoire de cette narration. Si ses phrases viennent d'un

⁸ Bien que cette fin porte toutes les marques d'authenticité, certains manuscrits sûrs ne l'ont pas. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 208, 1–9, p. 303: «Reges autem eorum, qui ab illo tempore in Gualliis successerunt, Karadoco Lankarbanensi, contemporaneo meo, in matria scribendi permitto, reges verum Saxonum Wilelmo Malmesburiensi et Henrico Hunteodonensi. Quos de regibus Britonum tacere jubeo, cum non habeant librum illum britannici sermonis, quem Walterus, Oxenefordensis archidiaconus, ex Britannia advexit, quem, de historia eorum veraciter editum, in honore praedictorum principum hoc modo in latinum sermonem transferre curavi». Je traduis. L'éd. Hammer donne une version moins élaborée (p. 264): «Regum autem acta qui ab illo tempore in Gualliis successerunt et fortunas successoribus meis scribendas dimitto, ego Galfridus Arturus Monemuthensis, qui hanc historiam Britonum de eorum lingua in nostram transferre curavi».

commentateur ou d'un lecteur bienveillant, elles expriment une conviction: Geoffroi avait donné la meilleure version de l'histoire de l'île et les autres historiens, même s'ils étaient connus et révéérés comme Guillaume de Malmesbury, ne pouvaient que l'endommager, que détruire son charme véridique.

Cette conviction devint encore plus forte dans les siècles suivants. La vérité est toujours entourée du mensonge; l'histoire se définit toujours par rapport à la fable ou à la fiction. Les **romanceors** qui rimaient les romans arthuriens brodaient sur les faits qu'ils croyaient vrais et qui venaient pour la plupart de Geoffroi ou de son traducteur Wace. Leurs romans étaient vraisemblables de façon propre aux contes d'aventures; leur vraisemblance romanesque qui, avec le temps, se distancia de l'histoire, fit de la vraisemblance de Geoffroi une vérité du passé encore plus sûre. Curieusement, la longue aventure arthurienne et l'apparition des romans situés dans un vague et ancien temps historique firent, en continuant Geoffroi et ses efforts, de l'**Historia regum Britanniae** une véritable histoire.

Au moment où cette narration commençait à voir le jour, sa vérité historique, que Geoffroi bâtit avec tant de peine, était loin d'être établie. Les nombreuses stratégies qu'il avait empruntées à l'exégèse, à l'historiographie, à la grammaire et à la rhétorique, la rendaient, tout en démontrant sa vérité, assez ambiguë. Les **argumenta** alignés par Geoffroi étaient vraisemblables parce qu'ils démontraient la vérité à l'aide de conventions que les hommes du Moyen Âge tenaient pour l'ordre éternel du monde. Le duel entre Arthur et Flollon était vraisemblable non seulement à cause de la force prodigieuse d'Arthur, reconnue par les historiens et connue de tout le monde, mais aussi parce que la mise en scène était, pour ces hommes qui aimaient voir les héros d'antan vêtus d'hauberts et armés de claymores, naturelle. La victoire d'Arthur sur Flollon était vraisemblable non seulement parce qu'Arthur était le plus grand roi des Brittons, comme l'avaient proclamé les prophéties de Merlin, mais aussi à cause de sa dignité et de sa vertu innées, que Flollon, vassal de l'empereur de Rome et guerrier courageux, ne possédait, semble-t-il, pas.⁹ Le cliquetis d'armes donnait du piquant historique à la narration: en plongeant ses héros dans un monde familier, Geoffroi les plongeait dans le monde que lui et son public croyaient historique.

Le sourd appel à la dignité et à la vertu donnait du sens moral à la narration et expliquait, peut-être plus que l'apparence physique, les prouesses des héros. Les rhétoriciens rapprochaient volontiers l'**argumentum** de l'art véridique qui, en fabriquant les passions exemplaires et possibles, adoucissait et corrigeait les moeurs. Geoffroi fit la même chose; il modela les actions de ses héros sur l'exemple de la morale du jour, qu'on associait à l'époque avec la morale éternelle. Le sosie prophétique de faiseur de l'histoire dévoila cen **engeing** dans une de ses interprétations, prodiguée à Vortigern soucieux de son sort:

⁹ Le caractère de Flollon satisfaisait, en effet à deux exigences: celle de l'infériorité (vassal, première bataille perdue) et celle de l'égalité (sa force et son courage) D'où une certaine ambiguïté de ce caractère, qui, tout en étant inférieur, devait être un adversaire digne d'Arthur. Cf. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 155, 3–5, p. 239: «Erat tunc Gallia provincia Romae Flolloni tribuno commissa, qui eam sub Leone imperatore gerebat». Pour son courage: id., 155, 21–23, p. 240: «Erat enim ipse magnae staturae et audaciae et fortitudinis, quibus ultra modum confisus ista mandaverat, ut hoc modo aditum salutis haberet». En revanche Arthur était: «inauditae virtutis atque largitatis. In quo tantam gratiam innata bonitas presterat, ut a cunctis fere populis amaretur» (*Historia regum Britanniae*, 143, 11–13; p. 229).

«Fuis la vengeance des fils de Constantin, si tu le puis encore. Juste à ce moment ils préparent leurs navires et quittent le rivage armoricain; déjà leurs voiles sont-elles prêtes sur la mer; ils viendront sur l'île, attaqueront les Saxons et subjuguèrent ce peuple néfaste; avant de le faire, ils te brûleront vif dans ta tour. Tu a mal agi en trahissant leur père et en invitant les Saxons à venir. Tu les as invités à te secourir et ils sont venus assister à ta mort.»¹⁰

Merlin l'exégète, responsable du sens moral de l'histoire brittonne, mit clairement en rapport l'action de Vortigern avec la morale sur laquelle en pouvait la juger: c'est parce qu'il avait trahi le souverain légitime et invité les étrangers qu'il devait être puni d'une mort atroce. Vortigern a en effet commis deux crimes que les lois féodales ne pardonnaient pas: il s'est montré déloyal envers son suzerain et il a fomenté l'émeute en invitant les étrangers. Sa punition était juste: c'était un traître féodal patenté. Mais aussi, c'était un traître typique, un exemple éternel d'une règle morale, un malfaiteur qui est à la fin toujours puni pour ses crimes. Contrairement au duel entre Arthur et Flollon, où Geoffroi ne fit gu'indiquer le tuf moral sous l'écorce des conventions du jour, dans la bouche prophétique du connaisseur des choses mystiques, l'explication historique fut recouverte de l'explication morale. Cette interprétation claire fait exception dans l'*Historia regum Britanniae*; en bon rhétoricien, Geoffroi préférerait à la clarté d'une explication le charme plus efficace des choses à peine dévoilées. A l'aide de l'*argumentum* qui démontrait la vérité historique, sa narration se rapprochait aussi de nobles fables et de prestigieuses fictions antiques qui servaient d'exemple à l'humanité. Geoffroi créa, à l'aide des *argumenta*, un monde historique ambigu: littéraire parce que vraisemblable, illustrant une morale éternelle, et vrai parce que cette illustration expliquait les hommes qu'il croyait historiques.

Dans son effort de créer un monde où les héros sortis d'indications parfois très brevès pouvaient respirer et agir, Geoffroi se rapprocha de l'anthropomorphisme de la fable aésopique, où un certain nombre limité de traits de tempéraments humains, la bonté, la méchanceté, la loyauté, la trahison etc. furent sans cesse réactualisés et revêtus de nouveaux accessoires humains.¹¹ Ses héros portaient le fardeau de la typique et de l'étiquette qui enveloppaient la pensée médiévale et appesantissaient l'écriture: le fils maudit mais brave et appliqué, dont les errances étaient rémunérées par la découverte d'une nouvelle patrie et les péchés involontaires rachetés par la bonté et par la sagesse; le roi félon, luxurieux et avide, perdition de son peuple; le savant roi législateur, qui établissait de bonnes et justes lois; le grand roi guerrier, qui étendit à tout le monde la gloire de son peuple. Une morale était là, toujours présente et elle faisait vivre leurs actes: les bons étaient toujours récompensés et les méchants punis. Ce côté moral, si nécessaire à Geoffroi, favorisa le glissement vers la fiction, vers les *res fictae* exemplaires et possibles.

¹⁰ *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 118, 7–14, p. 203: «Ignem filiorum Constantini diffuge, si diffugere valueris. Jam naves parant, jam armoricus litus deserunt, jam vela per aequora pandunt: petent britannicam insulam, invadent saxoniam gentem, subjugabunt nefandum populum, sed prius te infra turrinam inclusum comburent. Malo tuo patrem eorum prodidisti et Saxones infra insulam invitasti. Invitasti ipsos tibi in praesidium et supervenerunt in tuum supplicium». Je souligne. L'éd. Hammer concorde; je traduis.

¹¹ Cf. Jean Marie Schaeffer, *Aesopus auctor inventus*, Poétique 63, 1985; Michel Serres, *Le parasite*, Paris: Grasset, 1980, p. 14: «L'anthropomorphisme de la fable est le même que celui de la science, à quelques classes près». Au Moyen Age, Isidore de Séville a aussi écrit sur les fables et les a rapprochées des hommes et de la nature qu'elles reflètent (*Et.*, 1, 40).

Les conventions, les types, les étiquettes, la recherche des monts et les *argumenta* transformèrent la geste des rois de Bretagne entrevue au fond des *nugae* délirantes en une élogieuse histoire ambiguë; leur savant usage rapprocha cette histoire de hauts parages de l'Antiquité, des *fabulae* exemplaires et des *historiae*, et la distingua des procédés sauvages des *fableors* et des *narrantes*. Comme le témoignage direct lui était refusé et comme les *auctoritates* se sont tus sur ces rois, son usage du langage, qui lui servit à la fois à décrire et à recréer l'histoire, à établir les *res verae* et à faire d'elles une *narratio*, fit du faiseur de l'histoire un écrivain plus qu'un historien. Suivant la pente naturelle constituée moins par le manque de matériau que par son volage caractère langagier, Geoffroi passa des secrets de mots aux charmes de leur agencement: il dut connaître leurs moeurs et être rompu à l'exercice de la grammaire et de l'art oratoire qui les décrivaient. Privé de vision et de documents, il dut recourir à l'autorité de son oeil interne et à la poétique divine de l'histoire, isoler la vérité historique et, par les mots savamment choisis et entrelacés, décrire les destins des rois. Dans cette lutte que la grammaire, la rhétorique et l'étymologie livraient à la déraison du langage, Geoffroi ne pouvait que prendre le parti de la raison, des livres et des mots. C'était pour lui le seul choix possible puisqu'il préférerait ignorer les autres et n'avait nulle expérience valable à leur confronter, puisque la méthode qui lui a été inculquée et qu'il avait embrassée, découpait dans la réalité une partie, celle des mots, comme la partie vraie. Comparés à la *lectio* et à l'exégèse, les ébats des *fableors* valaient peu de chose. Par son instruction et par sa compréhension du monde, Geoffroi était amené, infailliblement, aux charmes du langage. Il puisa dans ce trésor de vérité à pleines mains. Cependant l'emprise du langage sur la narration fut telle que, tout en voulant s'enraciner dans le vieux et se cacher derrière le connu, l'histoire de Geoffroi pointa vers le nouveau. La découverte des secrets de langage et l'imitation de l'oeuvre de Dieu aboutit à une sommaire geste historique qu'il croyait véridique. Les charmes du langage latin, les prophéties de Merlin et la vraisemblance des batailles rhétoriques ajoutèrent à cette geste véridique une qualité du songe qui la liait à fois à l'éternité chrétienne et la distanciat d'elle. Les charmes ambigus du langage faisaient de l'*Historia regum Britanniae* une véridique histoire du terroir en même temps qu'un songe historique ouvert à d'autres songes. Le langage s'avérait comme l'outil le plus productif et le plus approprié au défrichement de l'imaginaire.

Le dernier épisode dans la vie du roi Cadwallader dévoile les voeux secrets du faiseur de l'histoire:

«Pendant que Cadwallader apprêtait sa flotte, une tonnante et angélique voix lui dit de quitter son entreprise. Dieu ne voulait pas que les Brittons régnassent sur l'île avant le temps que Merlin avait autrefois prédit au roi Arthur. Cette voix recommanda aussi à Cadwallader de se rendre à Rome auprès de pape Serge, où, sa pénitence faite, il passerait au rang des bienheureux.»¹²

Son grimoire s'arrêtait, semble-t-il, à peu près à cet endroit. En achevant sa narration, Geoffroi défendit peut-être les continuations et les altérations; ce qui est sûr,

¹² *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 205, 5–11, p. 301–302: «At, cum id ad rege impetravisset, intonuit ei vox angelica, dum classem pararet ut coeptis suis desisteret. Nolebat enim Deus Britones in insulam Britanniae diutius regnare, antequam tempus illud advenisset, quod Merlinus Arturo prophetaverat. Praecepit etiam illi ut Romam ad Sergium papam iret, ubi peracta poenitentia, inter beatos annumeraretur». L'éd. Hammer concorde; je traduis.

c'est qu'il se garda bien de mettre une fin à l'histoire de l'île. Il mit la fin uniquement à la narration achevée et complétée de cette histoire. Geoffroi convoitait pour son oeuvre le sort semblable à celui de roi Cadwallader, dernier roi britton; sa pénitence faite, elle devait passer au rang de livres bienheureux: les efforts langagiers la faisaient digne de contempler l'action du Verbe divin qui se fait homme et histoire. Ce parachèvement de la narration devint aussi un appel au bonheur éternel et une restitution: Geoffroi rendait le livre à la sagesse et l'homme à son Dieu. Les hommes du Moyen Age virent, pourtant, dans ces voeux une ouverture vers les bonheurs autrement éternels des songes romanesques et des aventures chevaleresques.

Les hommes cultivés et les chevaliers acceptèrent pour la plupart l'ambiguïté de l'*Historia regum Britanniae*. Un seul historien, fort de ses connaissances de Gildas et de Bède, n'y vit que des fictions sorties de la plume d'un écrivain menteur. Sa haine est terrible et sa perspicacité étonnante; sa critique amère et parfois injuste montre qu'il a bien compris les stratégies rhétoriques de faiseur de l'histoire:

«Dans notre temps un écrivain est apparu; pour réparer la honte des Brittons il a mis ensemble les ridicules fictions sur eux et les a élevés, avec une vanité impudente, au-dessus de la vertu des Macédoniens et des Romains dans une longue narration. Son nom est Geoffroi et son surnom Arthur; il l'a obtenu parce qu'il a recouvert du voile de l'honnête histoire latine les fables sur Arthur qu'il avait lui-même prises dans les anciennes fictions brittonnes et considérablement augmentées. Il a traduit aussi, avec une audace plus grande encore, les divinations trompeuses d'un certain Merlin en y ajoutant beaucoup de sien et les a divulguées comme prophéties authentiques, fondées sur l'immuable vérité...»¹³

En poursuivant le mensonge, cet ennemi majeur de l'histoire, Guillaume de Newburgh partit de mêmes distinctions que Geoffroi dans sa poursuite de vérité. Toute la force de cette diatribe tient dans le mot écrivain: le *scriptor* de la diatribe rime avec les *figmenta* et le verbe *augere*; ces termes définissent la démarche exactement opposée à celle de l'historien, ce *scriptor rerum gestarum*. Selon Guillaume, Geoffroi n'a pas su choisir ses sources: il a méconnu la sage vérité des *auctoritates* en cette matière, les descriptions véridiques de Gildas et de Bède; il n'a pas écrit sur les *res gestae* mais sur les fictions indignes qu'il a lui-même aménagées et augmentées, aveuglé par ses ardents préjugés. Non seulement Geoffroi était pour lui un écrivain mais aussi un écrivain menteur. La confiance en Gildas et en Bède fermait les yeux à l'historien; ce que les grands n'avaient pas dit, n'existait pas pour lui. Il ne pouvait pas nier l'existence des fables sur Arthur et des prophéties de Merlin mais, comme elles étaient situées dans un temps que les grands avaient décrit et comme il n'avait rien trouvé sur elles dans leurs oeuvres, il conclut au mensonge. Il croyait aux *prisca figmenta Britonum* et à la traduction; il ne pouvait pas, comme il travaillait une soixantaine d'années après Geoffroi, savoir ce qui s'était passé entre lui et Walterus. Il prit le *liber vetustissimus*

¹³ Guillaume de Newburgh, *Proemium de l'Historia regum Anglicarum*, éd. citée, p. 257: «Quidam nostris temporibus, pro expiandis his Britonum maculis, scriptor emersit, ridicula de eisdem fragmenta contexens, eosque longe supra virtutem Macedonum et Romanorum impudenti vanitate attolens. Gaufridus hic dictus est, agnomen habens Arturi, pro eo quod fabulas de Arturo, ex priscis Britonum figmentis sumptas et ex proprio auctas, per superductum latini sermonis colorem honesto historiae nomine palliavit: qui etiam maiori ausu cujusdam Merlini divinationes fallacissimas, quibus utique de proprio plurimam adiecit, dum eas in latinum transfunderet, tanquam authenticas et immobili veritate subnixas prophetias, vulgavit...». Je traduis.

du prologue de l'**Historia** pour un livre véritable et fragmentaire et méconnut tout le travail de la reconstruction que Geoffroi avait effectué à l'aide de ce concept. Cependant, il reconnut bien les artifices de la narration qui, ambigus et privés du support décisif de la vérité reconstruite, témoignaient plutôt en faveur du mensonge. En effet Geoffroi, en écrivant son histoire, faisait exactement ce que Guillaume disait: il prit les **figmenta** et les développa. Cette augmentation et ce développement n'étaient pas, toutefois, ceux d'un écrivain menteur; ils appartenaient au chercheur de la vérité. Fort de ses trouvailles étymologiques que Guillaume avait passées sous silence, Geoffroi n'éleva pas ses Brittons au-dessus des Romains et des Macédoniens mais essaya de démontrer les causes profondes de leur comportement à l'aide d'une morale qu'il croyait éternelle et véridique: ses Brittons étaient bons ou mauvais, loyaux ou félons; ils agissaient comme les Romains et les Macédoniens. Guillaume prit l'**argumentum** de son côté littéraire, qui était pour lui le mauvais côté: il l'associa avec les fictions et non pas avec la vérité historique reconstruite à partir de leurs mots. Il comprit très bien ce que Geoffroi avait fait avec les prophéties et reconnut cette apparence de vérité immuable et biblique que Geoffroi leur avait donné; il méconnut pourtant leur importance dans la narration de l'histoire. Guillaume de Newburgh reconnut les procédés de Geoffroi mais, comme il ne croyait pas qu'ils puissent aboutir à la vérité historique, méconnut leur sens.

Geoffroi était aveuglé par ses sentiments et ses préjugés; Guillaume l'était par sa conception du travail de l'historien. Il ne voyait pas, comme Geoffroi, la vérité que le langage cachait; le langage lui servait pour capter et exprimer la vérité et non pas pour la ressusciter. L'impudente vanité et la grande audace de Geoffroi l'exaspéraient, son traitement des preuves le rendait incertain et durcissait encore sa foi en positions traditionalistes: plus que d'un combat pour la vérité il s'agissait là d'une confrontation de deux conceptions différentes de l'histoire. Celle de Guillaume était traditionaliste et respectait les autorités; sobre, elle incarnait ce qu'il y avait de mieux dans l'annalistique monastique; raisonnable, elle ne prêtait attention qu'aux **res gestae quae factae sunt**; modeste, elle distillait un savoir pluriséculaire et y ajoutait parfois quelques éclaircissements. Celle de Geoffroi était vaniteuse car elle voulait égaler les autorités; ambitieuse, elle mimait l'oeuvre de Dieu et s'appropriait des techniques et des stratégies différentes; audacieuse, elle recréait des mondes à l'aide de la culture et du savoir. Ces deux conceptions portaient de mêmes fondements et c'est pour cela que Guillaume comprenait bien le travail de Geoffroi. Mais, comme il croyait à une autre histoire, il préféra ne pas croire à celle de Geoffroi.

Loin d'endommager l'oeuvre de Geoffroi, la virulente critique de Guillaume de Newburgh montre qu'une telle entreprise était possible. Bien que Guillaume omît dans sa critique la reconstruction de la vérité, il décrivit très bien la production de la vraisemblance; il effleura l'**argumentum** et ses valeurs morales qu'il traita d'artifice impudent; il reconnut l'arrangement des prophéties et il les prit presque pour un sacrilège: il refusa de croire que l'on pouvait à l'aide de la vraisemblance produire la vérité. Il refusa le témoignage du langage parce qu'il préférait la vérité des yeux et des témoins humains. Les deux conceptions de l'histoire se croisaient justement à cet endroit: parce qu'il ne pouvait pas voir ou invoquer des témoins humains Geoffroi s'est tourné vers le langage. Guillaume pouvait reconnaître aussi, centres beaucoup plus sur

une parole d'orateur que sur la même raison; ils ne pouvait pas y croire parce qu'ils ne partageaient pas la même conception du mensonge.

Le discours

Tout ce que Geoffroi nous laisse savoir sur les décisions de ses héros, vient de leur bouche et vise l'oreille de leurs amis et de leurs adversaires. Les procédés de narration, les liens implicites que nous avons essayés de décrire, sont euxaussi, centrés beaucoup plus sur une parole d'orateur que sur une écriture. L'innommable mélange de la vie, le grimoire et les vaticinations de Merlin appartiennent tous à une manière orale de s'exprimer qui, tôt ou tard, devait être recouverte du texte, des signes graphiques anoblissants. Geoffroi semble avoir très bien senti l'importance de la parole; il sut s'approprier les techniques d'ériger en monument les innombrables discours de ses héros; il sut aussi très bien les rédiger. De la forêt à la civitas, de l'innommable mélange de la vie à la parole civilisée et sérieuse de l'orateur, du barbare au chrétien: Geoffroi misait toujours sur la parole mais jurait sur l'écrit. De même qu'il ne concevait pas une vérité sans mensonge ni un délire sans sagesse, il ne sépara jamais les valeurs du dit des valeurs de l'écrit. Il essaya même de subordonner les valeurs de la voix aux valeurs de la plume afin de tirer de la rhétorique tout ce qu'il pouvait pour fortifier son histoire.

Ces héros qui obéissaient aux règles de la poétique divine de l'histoire et suivaient des préceptes de la morale éternelle, qui étaient un reflet de l'homme tel qu'il pouvait le concevoir, ces héros parlaient, dans l'*Historia regum Britanniae*, beaucoup et sérieusement. Bâti sur les secrets dévoilés du langage, sur les liaisons entre les mots et les choses, ils portaient l'empreinte de l'art de la parole: le fait humain, le noyau de l'anthropomorphisme étaient pour Geoffroi l'homme qui pouvait parler, qui savait exprimer correctement, avec la grâce et le sérieux nécessaires, ses idées à la veille d'une bataille, pendant les négociations ou au cours d'un conseil. Brutus, comme il siéda à un fondateur, parlait gravement et trouvait toujours de mots justes; ces manières n'étaient pas, non plus, dépourvues de grâce. Dans une de ses premières adresses, où il suppliait Pandrassus de libérer son peuple et de lui permettre de le guider dans la quête d'une nouvelle patrie, il fit ses preuves de l'orateur qui convainc: «Il envoya, par écrit, ses décisions au roi» et Pandrassus, en bon Grec qu'il était, ne fut pas insensible à tant de grâces presque littéraires prodiguées par le chef de ce qui restait des Troyens:

«Après avoir compris le sens de la missive, Pandrassus admira beaucoup ceux qui, tous esclaves qu'ils fussent, trouvèrent de l'audace de lui envoyer une telle lettre.»¹

Emerveillés, le roi des Grecs tint conseil, où des discours pour et contre furent échangés et qui, avec une série de ruses, d'escarmouches et de batailles victorieuses, assurèrent à la gens trojana la liberté. La plume de Geoffroi suivit de près tant les

¹ *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 9, 1–3, p. 76: «Pandrassus ergo, agnita litterarum sententia, ultra modum admiratus est ipsos, quos in servitutum tenuerat, tanta audacia abundasse, ut ei talia mandata dirigerent». Je traduis. L'éd. Hammer donne une version différente.

batailles que les discours; il mentionna plusieurs fois qu'il avait raccourci les plaidoiries.² En rédigeant ces discours et ces lettres, le faiseur de l'histoire n'oublia pas les agréments de style noble.

Cet homme reconstruit ne touchait pas ce que nous appellerions aujourd'hui la réalité des temps passés; il faisait partie d'une vision qui pour le faiseur de l'histoire représentait l'essence de la culture et de l'histoire. A court d'une vérité première, celle des témoins oculaires et des ouvrages des *auctoritates*, Geoffroi dut s'aventurer sur le terrain du langage: c'est là qu'il trouva les bribes véridiques de cette vision. A partir de ces bribes, qui n'étaient pas uniquement brittonnes mais appartenaient à la culture de son temps, il reconstruisait la vérité et bâtissait l'existence vraisemblable des rois. Tout ce qu'il fit n'était pas possible sans le recours constant aux pouvoirs du langage. Le langage pluriforme, qui reflétait toutes les réalités mais cachait le secret de leur essence, trouvait dans ce repliement constant sa force, sa vérité et sa nouveauté; en renvoyant constamment à soi-même, il s'adjugeait et aspirait en quelque sorte toute la vérité et toute la réalité et réussissait à laisser en marge le délire et la folie.

Le seul moyen de parachever la concrétisation des héros de l'*Historia*, en même temps qu'un des moteurs de l'explication causale, était de reconstruire et de transcrire avec soin leurs discours. De même qu'il avait substitué aux massues barbares les nobles claymores, il substitua aux cris rauques de chefs gallois la noble et latine phrase cadencée. La vraisemblance du fait humain et l'image complète de l'homme demandaient un héros bavard. Geoffroi insista sur ce point et il n'en pouvait pas être autrement. Ces héros sont bavards à n'en pas finir: César envoie des lettres à Cassibellanus, Goffarius Pictus s'adresse à son peuple, Arthur harangue ses guerriers vaillants, les exilés de Maxentius écrivent à Constantin en Bretagne, Merlin parle devant la cour de Vortigern: ces discours et ces lettres continuent le chemin de la vérité là où l'*argumentum* s'arrête; suivis ou liés aux batailles, ils démontrent la vérité en excluant la folie et le délire. Le voile de l'honnête histoire latine, mentionné par Guillaume de Newburgh, donnait aux héros de l'*Historia regum Britanniae* l'opportunité de parler d'une manière cultivée et historique de même qu'il permettait à Geoffroi de retrouver, à l'aide de la rhétorique, leurs voix raisonnables.

Contrairement aux historiens d'aujourd'hui, qui cherchent la cause dans la réalité et dénudent la causalité de leurs histoires, Geoffroi les enfouissait dans le langage et dans la vision des choses; sa cause, il ne la cherchait pas dans la réalité; il essayait de chercher la réalité à partir de la cause langagière qu'il tenait pour véridique et essentielle. Ainsi rédigea-t-il les discours et les lettres selon les règles qui pour lui exprimaient la vérité des choses et l'essence du monde passé. A ces temps où les hommes cultivés n'appréciaient pas encore les charmes frustes du parler vulgaire, une telle rédaction ne pouvait pas se passer de latin, cette illustre langue des orateurs, des poètes et des historiens véritables. Fabriquer les discours véridiques n'était pas une démarche neuve: les historiens grecs, qu'on ne peut pas accuser d'avoir une imagination effrénée, mêlaient à leurs histoires des propos de protagonistes qu'ils n'avaient pas pu entendre

² *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 15, 1–2, p. 81: «Ut his et consimilibus finem dicendi fecit, (Membritius) acquivit ei...». Hammer omet cette formule, d'ailleurs assez fréquente dans la version de Faral; cf. par exemple, 159, 1, p. 248: «Haec et his similia illo cum ceteris dicente...», à propos de Cadoc, duc de Cornouailles.

et qui, composés selon certaines règles, assuraient la vivacité et la vraisemblance de leurs narrations tout en n'ôtant rien à leur vérité. Les histoires de Thucydide sont fourrés de tels propos arrangés.³ Geoffroi, qui ne connaissait pas les historiens grecs, connaissait bien les secrets de la rhétorique. Le raffinement oratoire de la langue latine exprimait aussi la force de cette civilisation brittonne dégradée, qui autrefois avait égalé celle de ses cousins romains.

Il est très douteux que le grimoire ou les *nugae* délirantes aient préservé ces adresses, semblables à celles qui parsèment l'épopée romaine de Virgile, les histoires de grands historiens antiques et la chanson de geste. Geoffroi savait, semble-t-il, que ses héros n'étaient pas convaincants que s'ils parlaient et il les fit parler bien et judicieusement.⁴ L'étymologie avait doté ces héros d'un nom ou d'une biographie raccourcie, l'*argumentum* les avait définis de point de vue de la morale; les conventions avaient donné une forme à leurs gestes. L'art de bien dire articula leurs voix et couronna l'édifice: la rhétorique arrangea les échanges entre les hommes de façon qu'ils semblaient vraisemblables. Les grands discours pompeux, les adresses de roi à roi, les proclamations des souverains à leurs sujets et les harangues innombrables comblaient les lacunes que les autres procédés laissaient en blanc dans le tissu des actions et des motivations de protagonistes. Ils complétaient l'image de l'homme tel que Geoffroi le voulait et l'entendait: frotté de latinité, vraisemblable et vrai.

Au moment où tout ce qu'il y avait de distingué et de peux au monde affluait à la cour d'Arthur, Lucius Hibernus, grand romain, envoya par ses émissaires une lettre impertinente à ce noble roi: il exigea que les Brittons lui payassent un tribut.⁵ Cette missive troubla un peu la joie de la fête; Arthur se retira dans sa tour; sa décision prise, il revint et ouvrit son conseil de façon suivante:

«Compagnons de mes bons et de mes mauvais jours», dit-il, «dont la probité des conseils et l'intégrité dans les affaires militaires m'avaient été jusqu'à maintenant amplement prouvées, écoutez-moi attentivement et décidez sagement de notre réponse à une telle lettre. Ce qui est diligemment prévu d'avance est plus facile à endurer le moment venu. Ainsi allons-nous plus facilement souffrir la provocation de Lucius si nous décidons d'avance et tous ensemble comment affaiblir sa force. Quant à moi, je crois qu'il ne faut pas avoir peur de lui car, en exigeant un tribut de nous, il plaide une cause déraisonnable. Il allègue que le tribut lui est dû parce que nos ancêtres l'avaient payé à Jules César et à ses descendants, qui étaient venus dans notre patrie invités par la discorde de nos peuples et l'avaient conquise par la force de leurs armes et de façon violente. Puisque le pays a été pris d'une telle manière, il est injuste de sa part d'exiger de nous un tribut. Personne ne peut tenir légalement ce qu'il a acquis par la force et par la violence. Il plaide donc une cause déraisonnable s'il exige une pareille chose de nous. Faisons le même exigeons un tribut de Rome et invoquons les mêmes raisons. Que le vainqueur l'obtienne! S'il croit que ce tribut lui soit dû parce qu'autrefois Jules César avait conquis notre pays, moi, je crois aussi que la même chose me soit due parce qu'autrefois mes ancêtres avaient, eux aussi, conquis Rome. Belinus, roi des Brittons de glorieuse mémoire, et Brennius, son frère et duc des Allobroges, firent pendre vingt des plus nobles

³ François Hartog, *L'œil de Thucydide et l'histoire véritable*, Poétique 49, p. 27, cite les mots de Thucydide: «En ce qu'il concerne les discours exprimés par les uns et les autres (...), j'ai exprimé ce qu'à mon avis ils auraient pu dire qui répondit le mieux à la situation, en me tenant, pour la pensée générale, le plus possible des paroles réellement prononcées» et commente: «Le récit est la pure succession factuelle, le discours le général, la loi, l'universel, la permanence de la nature humaine, donc la vérité mais aussi la vérité du récit» (p. 28).

⁴ Il y a dans le texte à peu près soixante-dix interventions orales, ce qui fait d'elles, avec les étymologies et les batailles, les procédés les plus récurrents.

⁵ *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 158, 6–24, p. 247–248.

Romains au milieu de leur forum et tinrent dans leur pouvoir la ville longtemps après. Constantin, fils d'Hélène, et Maximianus, tous les deux de mon lignage, après avoir porté l'un après l'autre la couronne de Bretagne, portèrent aussi celle de Rome. Êtes-vous d'accord alors qu'il nous faut exiger le même tribut de Rome? De la Gaule et des îles avoisinantes il ne nous faut rien répondre car, quand nous les avons prises, ils n'ont même pas essayé de les défendre».⁶

Il n'est pas question dans ce discours d'une demande ridicule; Arthur n'opina pas sur l'ignoble injonction de géant Ritho qui, quelques années après, exigea un tribut et la barbe d'Arthur pour la coudre sur son houpelande.⁷

L'occasion était cette fois-ci bien plus solennelle: cette lettre, lue devant la plus brillante cour du monde, venait d'un des plus puissants princes, de procureur de la république romaine. Menacé par un tel prince et entouré d'un tel conseil, Arthur devait bien peser ses mots. Son discours était digne d'un roi cultivé; il sut convaincre ses compagnons par le choix de ses mots, par l'honnête de ses intentions et par la justesse de son raisonnement. Avant d'approuver la décision d'Arthur, Hoël, roi des Armoricaïns, loua fort l'orateur et son discours:

«Ta délibération, remplie d'éloquence cicéronienne, montre que tu as prévu ce que nous pensons. Nous n'avons qu'à louer la détermination et la constance de cet homme, la force et la sagesse de son esprit et l'utilité bénéfique de son conseil».⁸

Cette louange rehausse la gloire d'Arthur et de sa cour; il était capable de se servir convenablement de l'art de bien dire et son public de le goûter: Hoël y vit tout de suite la trace du plus grand orateur du monde. Elle rapproche la gloire brittonne de la gloire romaine; sortis du même lignage troyen, les Brittons et les Romains étaient, quant à la culture et la force, sur un pied d'égalité. Hoël voulait louer Arthurs; Geoffroi, le faiseur

⁶ *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 159, 4–38, p. 249–250: «Consocii, inquit, prosperitatis et adversitatis, quorum probitates hactenus et in dandis consiliis et in militiis agendis expertus sum, adhibete nunc unanimiter sensus vestros et sapienter providete quae super talibus mandatis nobis agenda esse noveritis. Quicquid enim a sapiente diligenter providetur, cum ad actum accedit, facilius toleratur. Facilius ergo inquietationem Lucii tolerare poterimus, si communi studio praemeditati fuerimus quibus modis eam debilitare institerimus. Quam non multum nobis timendam aestimo esse, cum irrationabili causa exigat tributum quod ex Britannia habere desiderat. Dicit enim ipsum sibi dari debere, quia Julio Caesari ceterisque successoribus suis redditum fuerit, qui, discidio veterum nostrorum invitati, cum armata manu applicuerunt atque patriam domesticis motibus vacillantem suae potestati vi et violentia sumpserunt. Quia igitur eam hoc modo adepti fuerunt, vectigal ex ea injuste ceperunt. Nihil enim, quod vi et violentia adquiritur, juste ab ullo possidetur, qui violentiam intulit. Irrationabilem ergo causam praetendit qua nos jure sibi tributarios esse arbitratur. Quoniam autem id quod injustum est a nobis praesumpsit exigere, consimili ratione petamus ab illo tributum Romae, et qui fortior supervenerit ferat quod habere exoptavit. Nam si, quia Julius Caesar ceterique romani reges Britanniam olim subjugarunt, vectigal nunc sibi ex illa reddi decernunt, similiter ego censeo quod Roma mihi tributum dare debet, quia antecessores mei eam antiquitus obtinuerunt, Belinus etenim, serenissimus ille rex Britonum, auxilio fratri sui usus, Brenii videlicet, duci Allobrogum, suspensis in medio foro XX nobilioribus Romanis, urbem ceperunt captaeque multis temporibus possederunt. Constantinus etiam, Helenae filius, necnon Maximianus, uterque mihi cognatione propinquus, alter post alterum diademate Britanniae insignitus, thronum romani imperii adeptus est. Censetisne ergo vectigal a Romains petendum? De Gallia autem sive collateralibus insulis non est respondendum, cum illas diffuset defendere, quando easdem potestati eorum subtrahemus.». L'éd. Hammer présente des différences mineures qui ne changent pas le sens et la construction de ce discours. Je traduis.

⁷ *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 165, p. 257. L'éd. Hammer omet le tribut.

⁸ *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 160, 7–10, p. 250: «Provide etenim providit nobis tua deliberatio Tulliano liquore lita: unde constantis viri affectum, sapientis animi effectum, optimi consilii profectum laudare indesinenter debemus.». Le texte de l'éd. Hammer est exactement le même; je traduis.

de l'histoire, louait, à travers lui, les Brittons et leur civilisation. On surprend, dans cette petite remarque, le faiseur de l'histoire dans son palais imaginaire: l'éloquence cicéronienne découlait de nature et des moeurs d'Arthur; la justesse de son discours, sa constance, sa force, et l'utilité de son conseil rappelaient les qualités que Saint Isidore avait prescrit pour tous les bons orateurs et qu'on pouvait trouver aussi dans chaque homme naturellement bon.⁹ A travers Cicéron et Isidore, Geoffroi visait la rhétorique; à travers les discours composés selon les règles de bien dire, la vraisemblance de l'histoire: les qualités oratoires d'Arthur faisaient de lui un homme complet, un protagoniste de l'histoire.

Son discours, fondé sur les vérités que la culture de l'Occident avait cultivées pendant des millénaires, exprimait de façon vraisemblable ce que le faiseur de l'histoire avait conjecturé à partir des étymologies, des *auctoritates* et des *argumenta*: la possibilité logique, au moment le plus glorieux de l'histoire de l'île, de l'ultime vengeance sur les Romains. L'histoire de l'occupation romaine était connue de tout le monde; il était logique de venger, dans ces circonstances, les souffrances des habitants de l'île. A cette conjecture historique, qui offrait le cadre des événements, Geoffroi rattacha la bataille avec Flollon, vassal de l'empereur de Rome. Cet *argumentum*, appuyé sur les conventions médiévales qui faisaient du suzerain le protecteur de son vassal, fortifia la conjecture historique de vengeance: il donna à cette suite d'événements une explication causale, fort plausible pour le public du Moyen Age. Le discours par lequel Arthur ouvrit son conseil couronne le raisonnement de faiseur de l'histoire: rempli d'éloquence cicéronienne, il montre ce qu'on peut tirer de l'innommable mélange de la vie quand on sait interroger le langage, la rhétorique, la grammaire et la poétique divine de l'histoire.

Arthur réussit à persuader son conseil de la justesse de ses décisions. Pour l'accomplir, il composa son discours de quatre parties dont chacune correspondait aux quatre parties de l'*oratio* définies dans les *Etymologies* de Saint Isidore.¹⁰ Dans l'*exordium*, il flatta ses auditeurs de sa confiance et sollicita le support de leur sagesse; dans la *narratio*, il défini le *status causae* de Lucius et alléguait ses preuves en exposant brièvement l'histoire de l'île; la fabrication de sa propre cause, qui était aussi raisonnable ou déraisonnable que celle de Lucius, représentait son *argumentatio*; la décision de l'envoi d'une lettre injurieuse, sa *conclusio*. Cette *deliberatio* était vraiment

⁹ Isidore, *Et*, 2, 3, 1–2, P.L. 82, col. 125A: «Orator est igitur vir bonus dicendi peritus. Vir bonus consistit natura, moribus, artibus. Dicendi peritus consistit artificiosa eloquentia quae constat partibus quinque: inventione, dispositione, elocutione, memoria, pronuntiatione et fine officii quod est aliquid persuadere. Ipsa autem peritia dicendi in tribus rebus consistit, natura, doctrina, usu: natura, ingenio; doctrina, scientia; usus, assiduitate. Haec sunt enim quae non solum in oratore sed in unoquoque homine artifice spectantur et aliquid efficiunt». Pour les qualités innées d'Arthur, voir *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 143, 12–14: «In quo tantam gratiam innata bonitas praestiterat, ut a cunctis fere populis amaretur». Un grand roi devait, selon les hommes cultivés du Moyen Age, être lettré: cf. Pierre de Blois, *Epistula 67*, P.L. 207, col. 211: «Rex equidem sine litteris, navis est sine remige, et volucris sine pennis».

¹⁰ Isidore, *Et*, 2, 7, 1–2: «Partes orationis in rhetorica arte quattuor sunt: exordium, narratio, argumentatio, conclusio. Harum prima auditoris animum provocat, secunda res gestas explicat, tertia fidem adsertionis facit, quarta finem totius orationis complectitur. Inchoandum est itaque taliter, ut benivolam, docilem vel adtentum auditorem faciamus: benivolam precando, docilem instruendo, adtentum excitando. Narrandum est ita, ut breviter atque aperte loquamur; argumentandum est ita, ut primum nostra firmamus, dehinc adversa confringamus; concludendum ita ut concitemus animos audientis implere quae dicimus».

Tulliano liquore lita; fondée sur la notion de légalité et sur les exemples historiques, son argumentation persuadait, comme le voulait Saint Isidore, de l'utilité et de l'honnêteté des intentions et des décisions du plus glorieux roi des Brittons. Par ce discours, Arthur n'a pas persuadé seulement son conseil et sa cour; à travers lui, puisqu'il s'agit aussi d'une déclaration de guerre, Geoffroi a voulu charmer son propre public.

Le faiseur de l'histoire avait fabriqué ce discours d'éléments hétérogènes: d'une vérité historique, élaborée à partir des **auctoritates** (l'invasion des Romains, leur occupation de l'île et le tribut qu'ils exigèrent de ses habitants), d'une conjecture historique, tirée de la poétique divine de l'histoire et des ressemblances de noms, fortifiée par les prophéties de Merlin (la première vengeance des Brittons sur les Romains par Belinus et par Brennius) et d'une convention médiévale, qu'il croyait appartenir à la morale éternelle (la légalité des choses acquises par force).¹¹ Il liait dans ce discours tous les procédés langagiers et tous les résultats obtenus; il récapitulait l'histoire de l'île; arrangées selon les règles de l'**argumentatio** rhétorique, la vérité, la conjecture et la convention devenaient une cause honnête qui fournissait une causalité vraisemblable à la narration: en expliquant raisonnablement l'ouverture des hostilités, elle comblait la lacune béante entre les vérités sur Arthur et les **argumenta** des batailles qui les démontraient. En présentant cette histoire comme un conflit entre les hommes, cette vérité, cette conjecture et cette convention donnaient à la poétique divine de l'histoire la possibilité d'assumer la forme vraisemblable du raisonnement humain. De même que cette cause honnête persuadait la cour d'Arthur, puisque ces guerriers y voyaient leur passé et leur gloire, la causalité vraisemblable pouvait convaincre le public de Geoffroi, puisqu'il pouvait retrouver, derrière ces actes humains raisonnables, le principe véridique de toute histoire. Ainsi cette cause et cette causalité mêlées renforçaient-elles la vraisemblance de la geste des rois que les **auctoritates** n'avaient pas traitée; la composition naturelle et logique du discours fortifiait, en liant du ciment de la monumentale parole humaine les pierres taillées de la vérité historique, la crédibilité de la narration.

Par ces discours dont son histoire est pleine, Geoffroi retourna au brouhaha qui se faisait autour de faits presque oubliés. Cependant, cette fois-ci les faits n'étaient pas presque oubliés ni le brouhaha stupide et délirant; l'anthropomorphisme qui sentait l'Antiquité classique neutralisait la déraison des **narrantes** barbares car la geste des rois obscurs était transformée en l'**Historia regum Britanniae**, en une **narratio rei gestae** où les héros eux-mêmes témoignaient de leurs propres actes. Leurs discours forts clairs y rejoignaient leurs actions et agrandissaient la valeur des témoignages de mots. Les héros récapitulaient les portions de l'histoire; leur honnêteté, leur duplicité, leur sagesse et leur folie épaississaient la reconstruction du faiseur de l'histoire. Ces discours étaient vraisemblables parce qu'ils appartenaient aux types de l'homme que les anciens avaient défini: Arthur parlait comme un roi glorieux, Brutus comme Enée, Vortigern comme un traître. En construisant leurs discours, Geoffroi suivit le principe de la

¹¹ Sur le droit, voir Aaron Gourevitch, *Kategorii srednevekovnoi kultury*, Moscou: Izkusstvo, 1972, (trad. française, Paris: Gallimard, 1983, p. 168): «(...) l'ancienneté était considérée comme une marque intrinsèque du droit. Il ne pouvait s'agir d'innover dans ce domaine puisque le droit existait depuis toujours, comme existait la justice éternelle».

construction de son **argumentum**: il prit les caractères humains, les types de l'homme et les conventions morales qu'il croyait éternels, les colla aux noms suivant les indications qu'il possédait, et fit parler des hommes ainsi modelés de façon appropriée. Il détourna à ses fins un artifice rhétorique, que Saint Isidore avait nommé l'**ethopoeia**:

«L'»Ethopée consiste à assumer la personnalité de l'homme pour exprimer les affections, l'âge, l'éducation, le destin, la joie, le sexe, la tristesse et l'audace. S'il s'agit d'un pirate, le discours doit être brusque et téméraire, si l'on simule les paroles d'une femme, le discours doit convenir à son sexe, les discours différents correspondent aussi aux jeunes, aux vieux, aux militaires, aux empereurs, aux parasites et aux paysans».¹²

Tout le monde savait que Vortigern était un traître et un usurpateur; ses paroles devaient illustrer et faire sentir la duplicité d'un tel caractère. De même que les **argumenta**, ces paroles appropriées démontraient la vérité soupçonnée dans un nom ou découverte dans une indication. A la vérité et à la morale qui provenaient des **derivations inversées** et des **argumenta**, le procédé de l'éthopée ajoutait la vraisemblance du portrait humain. Cet artifice de rhétoricien, flanqué, dans la narration, de la vérité historique et de la vérité des types humains, devint, lui-aussi, un témoignage: sa vraisemblance unissait les deux vérités, celle de Dieu et celle de l'homme, qui pour le faiseur de l'histoire faisaient l'histoire.

Le faiseur de l'histoire atteignit ainsi à l'anthropomorphisme dont la vraisemblance dépendait des valeurs de sa culture; ces valeurs, il les chercha dans la science du langage. Pour faire son histoire, il devint spécialiste des mots et des relations, soit réelles soit idéelles, que les mots entretenaient avec les choses; pour fabriquer des hommes à partir de ces relations souvent abstraites, qu'il reconstruisait et déduisait de presque imperceptibles traces dans le langage, il ne fit que suivre, à sa façon, le raisonnement naturel offert par les pères. Au début, il ne disposait que d'une assurance. Les **auctoritates** s'étaient tus sur l'histoire de l'île; les **nugae** reflétaient une image trompeuse de ce passé; tout ce qu'il pouvait confronter à ce mélange du silence et de délire, était son assurance que ce passé avait dû suivre un cours raisonnable, fondé sur la poétique divine de l'histoire. Il emprunta le chemin de la **derivatio** et trouva, dans la profondeur des mots crasseux dont les **nugae** étaient remplies, leur noyau véridique. Cette recherche aboutit aux noms des héros et aux courtes indications de leurs prouesses. A l'aide de la poétique divine de l'histoire, il transforma ces noms en une suite de règnes. Ce fut son grimoire, qui narrait, comme il l'avait dit, la geste des rois brittons dans un langage fort beau et d'une façon bien ordonnée. Il épaissit cette geste en ajoutant des **argumenta** et des discours vraisemblables. Ainsi développée, elle devint, sous sa plume, une histoire. L'anthropomorphisme véridique auquel il aboutit portait le fardeau de la culture médiévale du langage. Les étymologies y apportaient ses vérités et la rhétorique sa vraisemblance; les discours et les **argumenta** y mêlaient des conventions et des croyances puisées dans le fondamental quotidien; cet anthropomorphisme était véridique parce qu'il se référait à la culture et aux images que

¹² Isidore, *Et.*, 2, 41, 1, P.L. 82, col. 132C: «Ethopoeiam vero illam vocamus in qua hominis personam fingimus, pro exprimendis affectibus, aetatis, studii, fortunae, laetitiae, sexus, moeroris, audaciae. Nam cum piratae personae suscipitur, audax, abrupta, temeraria erit oratio; cum feminae sermo simulatur, sexui convenire debet oratio; jam vero adolescentis, et senis, et militis, et imperatoris, et parasiti, et rustici et philosophi, diversa ratio ducenda est». Je traduis.

les hommes du Moyen Age tenaient pour des miroirs de la vérité du passé. Cette démarche qui, sous les apparences d'une traduction, unissait la conception linéaire de l'histoire, l'*interpretatio* des noms, l'exégèse des quatre sens de l'écriture, les *argumenta* et les discours, n'était pas, comme l'avait cru Guillaume de Newburgh, un artifice de l'écrivain, une tromperie du *scriptor* aveuglé par la gloire de ses ancêtres; il ne s'agissait pas là de jeux gratuits de l'imagination ni d'ébats poétiques. Les développements qui lui servirent à tisser son histoire semblent être calculés afin de provoquer l'effet que les rhétoriciens antiques attribuaient à l'*amplificatio* par raisonnement:

«[...] cette forme d'amplification produit son effet sur un point autre que celui où elle est introduite. Une chose est augmentée afin de provoquer une augmentation correspondante ailleurs et c'est par le raisonnement qu'on est conduit d'elle à celle qu'on veut rehausser».¹³

Les discours et les *argumenta*, ces développements des indications du grimoire, noircissaient ou louaient les actions et les tempéraments des héros et des rois. Les valeurs qui leur servaient de base étaient médiévales mais tout le monde les tenait, à cette époque, pour éternelles: depuis le commencement du monde, les hommes possédaient des dons prophétiques, trahissaient leurs bienfaiteurs comme Vortigern et étaient courageux comme Arthur et Brutus. Les institutions humaines, les tempéraments et les traits de caractère étaient les croyait éternelles, ie était difficile ae concevoir croyaient- ils, au noble limité; ils exprimaient la vérité de l'homme et fixaient pour toujours à sa nature. Ces valeurs conventionnelles donnaient de la vraisemblance à la narration historique de Geoffroi; puisqu'on l'existence de mondes historiques différents où les tempéraments et les institutions auraient été fondés sur d'autres valeurs. Elles mettaient en scène une humanité familière, mue par des sentiments et des raisons familiers puisque la vie offrait d'innombrables exemples similaires, on était facilement persuadé de leur existence au passé. Tout en rehaussant, épaisissant et vivifiant la narration, ces valeurs conduisaient le public vers les choses qui étaient plus importantes pour le faiseur de l'histoire, vers la crédibilité de son histoire. Geoffroi insistait sur les conventions et les tempéraments connus de tout le monde pour insister sur les données principales de son histoire, que ces hommes ne connaissaient qu'à travers les délirantes *nugae* crasseuses. L'anthropomorphisme de ses développements disait très peu sur les personnalités réelles de ses héros; ces hommes rhétoriques appartenaient plus à une culture du passé qu'à un passé réel; ils lui servaient 'à illustrer sa construction et à la revêtir d'une acceptable et historique parure humaine. Leur existence confortée de types éternels constituait une louange; cette louange était censée guider le raisonnement du lecteur ou de l'auditeur bienveillant et cultivé afin qu'il sentît la nécessité de la recherche effectuée par Geoffroi dans le langage et qu'il fût convaincu de sa légitimité.

¹³ Quintilien, *Institutio oratoria*, Loeb Classical Library, vol. III, Londres: Heinemann, 1922, VIII, 4, 15, p. 270: «Hoc sum tamen secutus, quod haec amplificatio alibi posita est alibi valet; et aliud crescat aliud augetur, inde ad id, quod extolli volumus, ratione ducitur». Je traduis. Vers la fin du chapitre III, 90, p. 262, Quintilien définit l'*amplificatio* d'une manière générale: «Sed quae sint rerum inventio ac ratio tractavimus, nunc quid elocutio attolat, aut deprimat dicendum».

La confirmation

Le voyage que Geoffroi fit à travers les vestiges du passé était une quête de la sagesse; son but final était la construction d'une histoire raisonnable. Son histoire reconstruite ressemble à la tour de Vortigern menacée par le **stagnum** et les **dracones** souterrains. Comme Vortigern, qui avait pu obéir à ses mages et fortifier du sang de Merlin sa tour mais qui avait choisi d'écouter les paroles de prophète, Geoffroi avait un choix: il avait pu accepter le silence des **auctoritates**, se plier sous le poids du témoignage qui faisait l'histoire et rejeter les mensonges des **nugae**, ou les prendre au sérieux, écouter avec attention les **fableors** et les **narrantes** et scruter les secrets de leur verbiage. Leurs mots suspects ressemblent au **stagnum** de Geoffroi; il devait le drainer pour aboutir à la vérité de l'histoire.

De même que Vortigern, qui méprisa ses conseillers et fit, à l'ordre du prophète, drainer le lac, Geoffroi préféra aux sages conseils des **auctoritates**, ces mages chrétiens de la parole, la force de son esprit et les pouvoirs de sa culture. Il s'embarqua, à travers la sauvagerie et le délire de son lac langagier, en quête de l'histoire raisonnable. Les **nugae** délirantes, ces cabanes barbares entourées de gués, et ces forêts ombrageux furent rasées; l'eau stagnante fut drainée; sur cette terre rendue salubre, Geoffroi érigea son splendide palais historique qui ne croulait pas.

Ces terres transformées et ces demeures détruites et rebâties appartenaient au songe et à l'imaginaire; le bois des cabanes et le marbre des palais étaient faits de langage. C'est du Verbe que Geoffroi fit son principal outil et du langage son matériau. Les mots devinrent les témoins; Geoffroi érigea son palais historique sur les fondements de mots. Son voyage vers la sagesse et l'édification de sa tour passèrent par les carrières du langage. Il mit sur ces fondements les **argumenta** et les discours; tout en amplifiant les données premières, ces procédés rhétoriques rehaussaient son travail et donnaient au passé du terroir une apparence *glorieuse et familière*.

Il ne connaissait pas les témoins qui pourraient confirmer ce qu'il avait écrit; pour lui la fameuse hiérarchie des **audita**, des **lecta** et des **visa** avait un sens différent de celui que lui donnaient les historiens de son temps. Il ne s'agissait pas pour lui de grands esprits qui, imbus de la sagesse divine, avaient décrit l'histoire de l'humanité, de témoins oculaires et de vieillards qu'il avait pus interroger. Les **audita**, les **lecta** et les **visa** renvoyaient, à travers les **nugae**, les étymologies, Walterus le rhétoricien et son livre vétuste, à une seule et même chose, au langage, délirant et menteur dans les **nugae**, vrai dans les étymologies, sage dans la bouche de Walterus et divin dans le cas de la poétique de l'histoire. Geoffroi profita des étymologies pour lier le passé du terroir à la poétique divine de l'histoire; il utilisa la rhétorique pour construire et rendre raisonnables les propos des héros; les **argumenta** et les discours rhétoriques, en retrouvant l'apparence historique des événements et les voix raisonnables des héros, firent de sa recherche confortée par des preuves divines une narration historique plausible et compréhensible.

C'est en utilisant toutes les ressources disponibles du langage que ce faiseur de l'histoire donna à sa plume et à son raisonnement une réalité stable sur laquelle ils pouvaient s'appuyer. Cette réalité était stable parce qu'elle remontait jusqu'à Verbe et jusqu'à Dieu. Pour y parvenir, il n'utilisa pas les **auctoritates** et les historiens; le chemin

de l'histoire telle qu'ils la concevaient lui était interdit à cause de leurs silences et de leurs méthodes; il utilisa le chemin de la culture du langage. Son raisonnement commençait dans le langage, s'aventurait dans ses profondeurs et le suivait dans les méandres de l'expression; pour ce faiseur de l'histoire tout commençait dans le langage et aboutissait à lui. Le langage crasseux était sa source; le langage juste l'arme de sa vérité.¹ Ce voyage vers la sagesse qu'il décrit dans la conversation entre Merlin et Vortigern, ce chemin parcouru à travers le langage, cette transformation qu'il lui imposa à l'aide de sa stratégie de légers écarts vraisemblables représentaient sa méthode.

La vraisemblance dont le faiseur de l'histoire avait orné sa narration servait à confirmer la vérité de cette histoire; les tempéraments, les caractères, les conventions et les vérités éternelles confirmaient, par cette éternité retrouvée parmi les habitants de l'île, la valeur de son histoire. La confiance à la poétique divine de l'histoire lui servit de point de départ; la ressemblance à cette *dispensatio divina* était son objectif; elle éclairait sa recherche et montrait que Geoffroi avait trouvé ce qu'il voulait et devait trouver: la justification ultime de sa quête, l'oeuvre de Dieu incarné dans l'ordre raisonnable des choses historiques.

Cet appel à Dieu et ce retour tacite à son autorité, effectués sans secours des *auctoritates* et cette énorme audace de mimer Dieu par le langage, trahissaient une nouveauté dans la conception de l'histoire. Entre l'histoire sainte et celle des historiens, Geoffroi se ménagea un troisième lieu, celui de l'histoire capable de former, en créant ses témoins, ses fondements et ses liens avec Dieu, sa propre raison et sa propre vérité qui, quoiqu'ils ressemblaient à la raison et à la vérité des pères, leur étaient concurrentes. Il ne s'agit pas là d'une sécularisation de l'histoire;² les armes de Geoffroi sentent fort l'encens. Le faiseur de l'histoire ne fit qu'appliquer les charrues antiques aux terres nouvelles. Il eut l'audace ou l'impudence d'interpréter différemment les préceptes des *auctoritates*; il refusa leur conception étroite de l'histoire et leurs compositions historiques; il se dévoua au démon du langage, qu'ils ne servaient que partiellement. Les écarts vraisemblables et astucieusement ménagés furent introduits sous le manteau, afin de décevoir les critiques et d'éblouir les incrédules par l'éclat du connu. Ce troisième lieu, où le faiseur de l'histoire avait créé les preuves et la confirmation de sa narration en complicité avec Dieu et à l'aide formidable du langage, préfigurait la conception de vérité qu'un grand écrivain du Moyen Âge allait formuler clairement et sans rougir une vingtaine d'années après l'achèvement de l'*Historia regum Britanniae*:

¹ La différence entre le langage juste, celui de la vérité, et le langage mensonger, celui de l'opinion, a été formulée pour la première fois par Parménide; elle recouvre très bien les définitions du Moyen Âge. Pour une discussion générale, voir Richard Rorty, *Is there a problem about fictional discourse?*, in *Consequences of pragmatism, Essays 1972–1980*, Minneapolis: University of Minnesota Press, 1982, p. 130–137.

² Cf. Hanning, op. cit., p. 171: «Geoffrey's contribution to the imaginative historiography of the Early Middle Ages may be summed up as a removal from history of the idea of eschatological fulfillment, in both its national and personal manifestations: in the *Historia*, the regulation of history by repetitive patterns of personal behavior and national progress has replaced a christian system of movement toward a final happiness or reward. Geoffrey's story lacks, in short, the moral dimension provided in the versions of Gildas and Bede in the theology of history».

«[...] le mot vrai est la marque de la confirmation et signifie la stabilité de la chose sur laquelle la raison peut s'appuyer avec confiance. De même le mot vérité signifie la fermeté et la stabilité».³

Ces phrases font partie du *Metalogicon* de Jean de Salisbury. L'illustre évêque de Chartres, né en Angleterre entre 1115 et 1120, étudia longtemps à Paris et à Chartres juste au temps où Geoffroi écrivait son *Historia*. Le faiseur de l'histoire n'a jamais connu, semble-t-il, l'illustre pédagogue, il a connu et peut-être goûté les idées de Guillaume de Conches, Gilbert de la Porrée et Thierry de Chartres qui avaient passionné Jean.⁴ Même s'ils ne se connaissaient pas, même si Geoffroi n'avait jamais mis le pied sur le continent, il n'est pas étonnant que le faiseur de l'histoire et l'auteur du *Metalogicon*, à cette époque où les échanges entre l'île et le continent étaient très vifs, aient partagé les mêmes idées: ils étaient nourris à la même source, ils connaissaient les mêmes auteurs antiques et voyaient le monde de la même façon. Geoffroi avait senti de façon obscure ce que Jean énonçait de façon claire; la vérité de ce troisième lieu que Geoffroi se ménagea entre l'histoire sainte et les oeuvres des historiens reposait sur la fermeté, la stabilité et la confirmation qu'offrait un langage juste, raisonnable et judicieux.

C'est par la faculté de parler que Dieu a distingué les hommes des autres créatures;⁵ en appuyant son raisonnement sur le langage, Geoffroi s'appuya en effet sur la sagesse divine. Comme Vortigern qui, en cherchant les raisons de l'écroulement de sa tour, avait préféré aux conseils de ses savants la parole du prophète qui voyait avec clarté de ses yeux internes l'oeuvre divine, Geoffroi chercha dans le langage juste et véridique, qui se rapprochait le plus de la poétique divine de l'histoire, la confirmation et la fermeté de son histoire. Ainsi la passé de l'île trouvait-il sa confirmation dans le langage de Geoffroi; sa narration tirait toute sa stabilité et toute sa fermeté de Dieu qui avait créé ce passé: la vérité de l'histoire telle que la voyait Geoffroi était une cohérence du langage imprégné de la poétique divine de l'histoire.

A sa façon couverte et prudente Geoffroi fit peut-être allusion à l'origine de sa conception de vérité. Il dit, à la fin de l'*Historia*, que le livre vétuste qui narrait la geste des rois brittons était apporté par Walterus de Bretagne.⁶ comme on l'a déjà dit, Geoffroi n'était peut-être pas l'auteur de cette remarque; un scribe diligent avait pu interpréter les secrètes assurances du maître. Ce *liber* ou ce *sermo* pouvaient provenir de France; Walterus le rhétoricien, dont le nom est indissolublement lié à l'*Historia*, tenait peut-être une partie de son savoir du continent; Geoffroi, comme il le dit dans son prologue, a amplement bénéficié de ce savoir. Cette allusion courte peut indiquer

³ Jean de Salisbury, *Metalogicon*, P.L. 199, col. 937D–938A: «Proinde verum, hoc verbum, confirmationis nota est, stabilitatemque significat rei, cum ratio fideliter possit inniti. Veritas vero, nomen firmitudinis et stabilitatis est». Je traduis.

⁴ Il a pu les connaître par l'intermédiaire d'autres voyageurs ou hommes cultivés. Il n'y a pas de preuves que Geoffroi ait été en France.

⁵ Cf. Jean de Salisbury, *Metalogicon*, P.L. 199, col. 825 (l'idée vient probablement de Boèce): «Omnium recte sapientibus indubium est quod natura, clementissima mater omnium et dispositissima moderatrix, inter caetera quae genuit animantia, hominem privilegio rationis extulit, et usu eloquii insignivit...» et aussi I, 7, col. 834D–835A: «Si ergo, verbi et rationis usu, aliorum animantium naturam humana dignitas antecedit, quid conducibilis ad omnia, qui ad claritatem conciliandam potentius, quam in eo naturae prevenire consortes et generis, in quo solus homo genera vincit?»

⁶ *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 208, 5–7, p. 303.

l'origine de ses idées, un vaste réseau de communication qui unissait les hommes cultivés d'Outre-Manche à leurs confrères français. Si elle vient de la main de quelque scribe, cette remarque fait peut-être allusion à la manière de comprendre le travail de Geoffroi: le scribe diligent a peut-être compris que la vérité de cette construction historique était à chercher non pas dans les *nugae* ou dans l'histoire des *auctoritates* mais dans les savantes discussions continentale sur la logique, la vérité et le langage.

Geoffroi ne fonda pas les valeurs de son histoire sur tout le langage; il utilisa uniquement sa partie juste et véridique, conforme aux préceptes de la science du langage. La science du langage, ou la grammaire, était le guide et le principal outil de sa sagesse; l'emploi de ses règles lui permettait de dissoudre la folie des *nugae* et de bâtir l'histoire sur des fondements fermes:

«(La grammaire fait partie de la logique), c'est la science de dire et d'écrire correctement; elle est aussi à l'origine de tous les arts libéraux. Elle est le berceau de la philosophie et, si l'on peut le dire, la première nourrice de tous les arts de la lettre. [...] è ceux qui aspirent à la sagesse, cette discipline qui éduque la langue porte le plus grand secours; pendant la communication, elle introduit la sagesse tant par les yeux que par les oreilles.»⁷

La thèse sur l'importance de la grammaire que Jean de Salisbury énonçait avec tant de clarté semble appartenir aussi au raisonnement de Geoffroi. Sa stratégie de légers écarts vraisemblables l'y menait inéluctablement. En recréant tout à partir de langage, Geoffroi s'est retrouvé devant son essence la plus pure, devant la grammaire. L'usage de la grammaire l'a mené, à travers la rhétorique et les étymologies, vers la sagesse. Cette sagesse n'était autre chose qu'une logique des événements, conforme à l'ordre raisonnable des choses et reflétant, par la linéarité des destins humains, la volonté et les plans divins. Et ce plan était, semble-t-il, une grammaire de l'histoire.

La poétique divine de l'histoire demandait une narration historique conforme à la nature. Les historiens y suppléaient par les témoins. Geoffroi ne disposait pas de ces liens entre l'actualité et le passé; son unique témoin tant soit peut véridique était le langage; il explora les liens que le langage entretenait avec les choses et la nature. En retrouvant dans les noms les actions des héros et des rois, Geoffroi retrouva la trace humaine dans le langage. Le nom de Bretagne, provenant de nom de Brutus, gardait la mémoire d'un effort humain transformé en une convention. Toutes les *derivations* qu'il avait inversées dans son histoire étaient pour lui des conventions qui commémoraient des actions humaines; tous les noms dont il avait exploré les secrets étaient liés au terroir

⁷ *Metalogicon* I, 13, col. 840AB: «Harum autem omnium prima est logica; ab ea tamen sui parte, quae in prima sermonum institutione versatur, ut nomen logices, sicut jam dictum est, quam latissime pateat, et non modo ad disserendi scientiam contrahatur. Est enim grammatica, scientia recte loquendi, scribendique et origo omnium liberalium disciplinarum. Eadem quoque est totius philosophiae cunabulum, et, ut ita dixerim, totius litteratorii studii altrix prima: [...] sic aspirantibus ad profectus sapientiae, disciplina haec prima succurrit, quae linguam erudit; et tam per aures quam per oculos, ut sic procedat oratio, sapientiam introducit» (je donne le texte latin *in extenso*). Cette sagesse que les *orationes* introduisaient était, pour Geoffroi, la vérité de son histoire: cf. Bède, op. cit., P.L. 95, col. 21A: «Sive enim historia de bonis bona referat, ad imitandum bonum auditor sollicitus instigatur; seu mala commemorat de pravis, nihilominus religiosus ac pius auditor sive lector devitando quod noxium est ac perversum, ipse sollertius ad exsequenda ea quae bona ac Deo digna esse cognoverit accenditur.» Il se peut que Geoffroi a suivi ce précepte de Bède, dont il connaissait bien l'oeuvre, non pas, toutefois, pour corriger les moeurs de son public mais, conformément à sa stratégie, afin de leur apprendre à éviter les perversité du langage, le délire des *nugae* et la déraison des fables sur Arthur.

par des liens humains. C'est de ces liens humains qu'il fit le fondement de son palais historique. La volonté et le destin des hommes étaient sujets à la volonté de Dieu et à la poétique divine de l'histoire: il lui sembla nécessaire de fortifier ses trouvailles par le plan divin. En plus, en usant de l'art rhétorique, il réussit à se rapprocher, à l'aide de la vraisemblance dont il revêtait les actions humaines, de la nature et de Dieu: à côté des conventions pures, la grammaire et la rhétorique gardaient des liens directs avec la nature; elles enseignaient aussi à l'homme comment s'y conformer le mieux. En empruntant cette piste naturelle après avoir traversé la voie conventionnelle, Geoffroi réussit à neutraliser le délire et la déraison du brouhaha qui se faisait autour de faits presque oubliés: la corruption dans laquelle avait tombé ce passé dans les bouches des narrantes, ayant l'apparence de la fable, fut transformée en histoire conforme à la nature.⁸ La recherche historique à partir de mots et de lois de leur enchaînement, l'enchevêtrement de trouvailles conventionnelles et de développements naturels faisaient de son palais historique une gigantesque et savante illustration de la nature de langage, cette faculté qui distinguait l'homme de toutes les autres créatures du monde. Si le langage faisait l'homme, il témoignait aussi de son histoire. Cette assurance trouve son expression la plus précise dans le *Metalogicon* de Jean de Salisbury:

«La grammaire est arbitraire et sujette à l'homme; il est bien évident qu'elle ne procède pas de la nature. Bien que les choses naturelles soient partout identiques, la grammaire ne l'est pas. [...] Quoiqu'elle soit, dans une large mesure, le fruit de l'institution humaine, elle imite pourtant la nature, tire d'elle son origine et tâche de se conformer à elle tant qu'elle peut. [...] L'imposition des noms et la formation des expressions variées, bien qu'elles procèdent de la volonté humaine, sont sujettes, d'une certaine façon, à la nature qu'elle probablement imitent de manière peut-être modeste. En suivant jusqu'au bout le plan divin et afin d'instaurer entre ses pareils le commerce de la parole, l'homme donna les noms aux choses les plus proches et formées par les mains de la nature, choses qu'elle a mises ensemble et distinguées des quatre éléments ou de la matière et de la forme pour que les créatures rationnelles puissent, par leurs sens, les désigner soit par des noms soit par des propriétés.»⁹

⁸ Voir Jean de Salisbury, *Metalogicon*, I, 8, P.L. 199, col. 835C: «Nam et haec ipsa prima natura est, auctore Platone qui, sicut Victorinus et alii multi testatur, et certissimum omnium rerum esse asseruit, divinam voluntatem: siquidem natura creata, ab hoc fonte manat, et quidquid operatur, operis sui Deum habet auctorem: ita quidem, nisi sic corruptionis opus, et culpae, in quo a auctore suo natura degenerat». Voir aussi la définition de la nature que donne Isidore, *Et.*, 11, 1, 1, P.L. 82, col. 397B: «Natura dicta est ab eo quod nasci aliquid faciat. Gignendi enim et faciendi potens est. Hanc quidam Deum esse dixerunt, a quo omnia creata sunt et existunt».

⁹ *Metalogicon*, I, 14, P.L. 199, col. 840CD–841A: «Artium vero matrem superius collectum est, esse naturam; sed licet haec aliquatenus, imo ex maxima parte ab hominum institutione processerit, naturam tamen imitatur, et pro parte ab ipsa originem ducit, eique in omnibus, quantum potest, studet esse conformis: (...). Ipsa quoque nominum impositio, aliarumque dictionum, etsi arbitrio humano processerit, naturae quodammodo obnoxia est, quam pro modulo suo probabiliter imitatur. Homo enim ad exsequendum divinae dispensationis effectum, et ad instituendum inter homines verbi commercium, rebus eis primo vocabula indidit, quae praecedebant, naturae manu formatae, et quas illa, vel ex quattuor elementis, vel ex materia et forma, compegerat et distinxerat, ut rationalis creaturae possent sensibus objici, earumque diversitas, sicut proprietatibus, sic et vocabulis insigniri. Je traduis. Cf. aussi Isidore, *Et.*, 1, 5, 1, P.L. 82, col. 81C, sur la grammaire: «Grammatica est scientia recte loquendi et origo fundamentum liberalium litterarum. Haec in disciplinis post litteras communes inventa est, ut jam qui didicerunt litteras per eam recte loquendi rationem sciant»; sur la naissance de langage, *Et.*, 1, 34, 2, P.L. 82, col. 105B: «Non autem omnia nomina a veteribus secundum naturam imposita sunt, sed quaedam, et secundum placitum, sicut et nostris servis et possessionibus interdum secundum quod placet nostrae voluntati nomina damus».

Geoffroi a fait ce que Jean a écrit une vingtaine d'années après l'*Historia regum Britanniae*; il avait perçu, de façon obscure peut-être, ce qui était au coeur des débats sur le langage au XIIe et au XIIIe siècles. Son histoire trouvait la confirmation de sa vérité en se conformant à la nature de son matériau: ainsi, en analysant la nature de son témoin principal, Geoffroi retrouva-t-il la forme naturelle et le contenu véridique du passé de son terroir.

L'*Historia regum Britanniae* était, semble-t-il, un défrichement de l'imaginaire historique, un essai d'application de la sagesse aux lisières du savoir encore fortement teintées de barbarie. Comme toutes les interprétations dont l'homme conforte son passé, l'oeuvre de Geoffroi était à la fois une illusion et une vérité. Illusion, parce que, faite à partir de secrets de mots, elle imitait une culture qu'on tenait pour véridique et éternelle; vérité, parce que cette construction trouvait sa confirmation dans les procédés de l'imitation et dans la culture même des hommes du Moyen Age. Telle qu'elle était, cette histoire servit bien les hommes des siècles suivants: la semence dérobée au savoir donna, dans le jardin raisonné qui prit la place d'épaisses et farouches forêts du songe, de riches moissons inattendues. Les princes, les princesses et les chevaliers surent les reconnaître et les utiliser. Le sillon historique que Geoffroi creusa avec sa charrue livresque et langagière dans cette terre arable du songe, nourrit, au XIIe siècle, à la fois une histoire qui se mesurait sur ses propres valeurs et une littérature qui s'appuyait sur les sages et véridiques images du passé.

KRČEVINE GALFRIDA IZ MONMOUTH A IV

U završnom dijelu svog ogleđa o *Historia regum Britanniae*, autor analizira načine Galfridove argumentacije (vrijednost konstruiranih bitaka i govora), proizvodnju istinolikosti te gramatičke temelje na kojima počiva, za suvremenike, vjerodostojnost te povjesnice.